Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 28 (1940)
Heft: 114-115: Mélanges offerts à M. Arnold Reymond

Artikel: René Guisan : fragments de lettres
Autor: Bovet, Pierre / Guisan, René
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380365

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

RENÉ GUISAN : FRAGMENTS DE LETTRES

Un numéro de la *Revue de théologie et de philosophie* ne pouvait être consacré à Arnold Reymond sans qu'il y fût rappelé que c'est dans cette *Revue* même que notre ami publia, en 1902, celui de ses articles (1) qu'il a le plus longuement médité, celui qui a exercé sur sa propre carrière l'influence la plus décisive.

Dans cette *Revue* fondée par Dandiran, dirigée ensuite par Philippe Bridel, ces maîtres d'Arnold Reymond, pour qui il n'est pas de théologie sans de fortes substructions philosophiques, ni de philosophie digne de ce nom qui ne s'élève au plan divin, il était indispensable de rappeler les origines théologiques de Reymond : il ne les a jamais reniées.

Il nous a paru que la meilleure manière de le faire était de donner la parole à un autre des directeurs de la *Revue* : à René Guisan, dont le nom reste associé à celui de Reymond comme, parmi les disciples de Socrate, celui de Simmias à celui de Cébès.

Dans la correspondance de René Guisan avec sa famille et ses amis, généreusement mise à notre disposition pour préparer un recueil de ses lettres, nous avons glané quelques passages relatifs au fameux article et à ce qui l'a préparé. Si, par endroits, notre choix met Guisan en lumière autant que Reymond, celui-ci, nous le savons, ne nous en fera pas un grief. Ces fragments laissent entrevoir ce que fut cette fraternité d'armes, cette amitié de quarante années, sans laquelle Guisan n'eût pas été le Guisan que nous pleurons encore, ni Reymond, le Reymond que nous fêtons aujourd'hui.

Pierre BOVET.

(1) Arnold REYMOND et René GUISAN, *A propos des confessions de foi*, dans la Revue de théol. et de philos., 1re série, 1902, p. 37.

A JEAN DE ROUGEMONT. *Lausanne, 20 novembre 1896.*

...Nous avons entrepris, mon ami Reymond, le Zofingien, et moi, nos lectures.

Tous les jeudis matin, dès huit heures à midi, nous nous réunissons soit chez l'un, soit chez l'autre. S'attaquer à la *Critique de la Raison pure* était un peu prétentieux, mais Dandiran nous avait si fortement encouragés que nous n'avons pas pu résister à la vigoureuse impulsion de cet homme admirable. Vois-tu, je n'ai jamais vu quelqu'un s'enthousiasmer comme lui ; il suffit de parler théologie ou philosophie, alors il est dans son élément et l'on ne peut sortir de chez lui que plein de courage pour le travail ; c'est précieux dans les heures trop fréquentes de découragement intellectuel.

Nos débuts en Kant ont été durs, ou assez durs ; il s'agissait de se mettre dans le mouvement ; c'est moi qui suis chargé de traduire ; au commencement je faisais des phrases impossibles ; hier nous avons constaté un progrès sensible : je suis moins ânonnant et nous espérons que peu à peu cela marchera rondement. Nous lisons parallèlement, à titre de commentaire, le *merveilleux* cours de Boutroux, qu'a publié la *Revue des Cours et Conférences* de Paris ; il a dans son exposition une clarté qui contraste éminemment avec les trop fréquentes ténèbres du sage de Königsberg. En outre je m'en vais dès décembre me mettre à la lecture de l'exposé du kantisme que donne en deux gros volumes Kuno Fischer dans sa grande *Histoire de la philosophie moderne* ; j'y ai mis le nez l'autre jour et il m'a paru éclairer admirablement le problème de l'origine du kantisme, si capital pour comprendre le point de départ de la question posée.

Ces matinées font du bien ; on s'oublie absolument dans ce voyage dans l'abstraction pure.

29 décembre 1896.

Au milieu de tout ce brouhaha, de tous ces tourbillons peu réconfortants de la vie, nos jeudis matin restent l'oasis du repos, la forteresse inexpugnable réservée à la pensée pure. Malgré la désorganisation de la vie, nos lectures de Kant n'ont pas varié, doublées parfois et étendues au mercredi matin ; nous avons marché avec une sage lenteur, mais enfin nous avons marché et, l'*Esthétique transcendentale* terminée, nous sommes déjà dans l'*Analytique*. Cette « logique » est un peu dure, un peu sèche, bien mal écrite et souvent bien formelle : il y a du Wolf là-dessous, du moins au point de vue de la forme ; nous nous promettons de bons exercices de logique avec les *Catégories*, avec lesquelles nous ouvrirons l'année 1897. Il n'en reste pas moins que nous avons énormément joui et profité de l'*Esthétique* ; il y a là des choses admirables que l'on croit savoir et que l'on s'aperçoit ignorer.

* * *

A SA MÈRE. *Paris, 30 décembre 1899.*

...J'ai passé des heures bien intéressantes à corriger les premières pages d'épreuves de la thèse d'Arnold Reymond[1], qui me les envoie à mesure ; cela permet d'entrer plus à fond dans sa pensée. La thèse me paraît promettre beaucoup ; c'est un travail de long souffle, très abstrait, très libre et indépendant, et fait dans un esprit sérieux et profond qui m'a procuré une grande jouissance. J'espère qu'il sera récompensé comme il le mérite de ce bel effort... C'est depuis la Faculté qu'il pense à ce sujet.

18 mars 1900.

Mon cher Reymond est venu chez moi deux fois ; c'était bien gentil pendant ses huit jours de séjour ici ; nous avons pu causer à fond, d'abord de sa thèse, puis de lui-même, puis nous avons élaboré un vaste plan de travail à Lausanne, mais si vaste, si grandiose, si complet que si j'essayais de t'en rendre compte tu sourirais de nos ambitions de jeunes ! N'importe, cela fait du bien de se sentir en communion d'idées pareillement ; surtout que depuis tantôt trois ans que nous sommes séparés, nos idées ont marché, chacun de son côté, et que sur les points essentiels nous restons d'accord comme autrefois. Cette visite m'a fait du bien. Reymond est tout plein de son sujet, et le meilleur de sa pensée n'est pas dans sa thèse, mais il me l'a communiqué et cela a été comme un correctif à telle de mes préoccupations, moi qui suis maintenant très fort sous l'influence de mes travaux historiques et des préoccupations générales à Paris et en France. Il a gardé tout son bel idéalisme d'autrefois, et cela fait plaisir et cela est contagieux. Nous méditons, quand ma thèse sera écrite, quelques travaux littéraires communs avant de faire autre chose ensemble au pays. Car quoique j'espère beaucoup qu'avant longtemps il reviendra à Paris, c'est au canton de Vaud que nous nous donnons rendez-vous.

25 mars 1900.

Reymond sera bien content de savoir qu'on lit et qu'on discute sa thèse. Il ne faut pas se laisser arrêter par les abstractions du chapitre II ; le chapitre III, d'une portée générale, me paraît digne de fixer votre sérieuse attention, ainsi que la conclusion qui montrera suffisamment, je crois, que la théologie nouvelle n'est pas une négation du sentiment religieux ; bien au contraire. Dans ces pages de la fin, Reymond me fait un bien grand plaisir et il se montre un véritable disciple de Ch. Secrétan.

* * *

(1) *Essai sur le subjectivisme et le problème de la connaissance religieuse.* Thèse présentée à la Faculté de théologie de l'Eglise libre du canton de Vaud. Lausanne, G. Bridel, 1900.

A SA MÈRE. *Paris. 14 décembre 1900.*

...J'ai eu pour la première fois Reymond chez moi pour passer la soirée. Soirée excellente, qui m'a fait du bien en me sortant de mes travaux et en me ramenant à toutes ces choses qui nous intéressent en commun. Reymond se réjouit autant que moi de vivre au pays et il a fait la même évolution que moi : le séjour à l'étranger a mûri et rendu conscient un patriotisme démocratique qui jusque là n'avait fait que dormir.

23 janvier 1901.

...Je ne vois plus mes amis. Reymond gémit et se désole et monte quelquefois le matin chez moi. C'est que nous sommes très préoccupés ces temps. Je te confie l'objet de ces préoccupations en te priant de le tenir absolument secret pour le moment ; il est inutile d'en parler trop tôt. Nous écrivons un article pour la *Revue de théologie et de philosophie*, dans lequel nous exposerons nos idées sur les confessions de foi dans l'Eglise contemporaine et où nous esquisserons un projet de réforme des dites confessions, que j'ai depuis longtemps dans la tête et qui est en train de prendre naissance. C'est une bien grosse question, tu le vois, et c'est un acte gros de conséquences pour nous, car l'accueil qui sera fait à cet article dans l'Eglise libre décidera si, oui ou non, nous serons pasteurs dans son sein.

Ce n'est pas sans y avoir beaucoup réfléchi que nous nous sommes décidés, mais nous y voyons positivement un *devoir* vis-à-vis de nous-mêmes, des idées que nous croyons vraies et que nous voudrions voir triompher ; il y a trop de compromis, on en vit et nous voudrions mettre les choses absolument au net. Il ne s'agit du reste aucunement de faire un coup de tête ou une révolution : nous posons une question très nette, mais nous ne pensons pas que rien puisse nous arrêter dans la voie où nous sommes entrés.

27 janvier 1901.

C'est un sujet dont nous parlons avec Reymond depuis cinq ans, dont nous nous sommes entretenus ces derniers temps ; nous avions fait autrefois un travail chez M. Bridel sur ce sujet et nous avons pensé qu'il serait bon de le reprendre afin de tâter l'opinion. Ce petit travail a 19 pages de la grosse écriture de Reymond ; après en avoir parlé pendant les vacances et nous être entendus, il l'a écrit, me l'a remis il y a huit jours.

13 février 1901.

...Ce qui nous navrerait... ce serait la pensée que ces messieurs [les professeurs de la Faculté] ne nous ont pas compris ou s'imaginent que ces lignes longuement mûries sont un coup de tête conçu à l'étranger, alors qu'elles ne sont que le résultat de discussions qui ont duré toutes nos études et dont les conséquences se sont présentées ces derniers temps à nos yeux avec une évidence si impérieuse que nous ne pouvons pas regretter d'avoir écrit ce que nous avons écrit. Quelque convaincus que nous soyons que nous n'avons pas terminé notre éducation intellectuelle et religieuse, que nous avons beau-

coup à apprendre des autres et de la vie, il y a là une question de principe sur laquelle nous ne concevons pas qu'il soit possible de revenir en arrière et qu'il était de notre devoir de dire très franchement. Nous pensons qu'on peut nous laisser la pleine responsabilité d'une démarche qui a été mûrie...

Ce qui m'étonne, c'est qu'on n'ait pas l'air de trouver que les idées émises dans l'article aient une apparence de vérité ; nous ne nous sommes pas contentés de dire ce qu'il ne fallait plus, nous avons proposé quelque chose de positif, respectueux de la liberté de l'Eglise et sur un terrain nettement chrétien et croyant ; il semble impossible qu'on ne reconnaisse pas que notre modeste solution, en laissant plus de liberté aux pasteurs, n'ôte rien, qu'elle accroît au contraire la puissance de l'Eglise de se gouverner et de faire sa propre police. Je suis impatient que tu lises l'article en question ; tu verras qu'il est conçu comme un article de principes, sans attaques, sans parti-pris négatif, dans un désir de paix, et avec le besoin de servir l'Eglise et la vérité.

...Je t'assure que ce n'est pas un coup de tête et que je suis heureux d'avoir pu faire cela avec Reymond, qui m'est aussi un garant du sérieux de notre démarche... Notre article n'est que le commencement d'une activité où nous demandons que Dieu nous guide... Ecrire notre article a été un des actes les plus sérieux de ma vie et une grave décision ; je m'y engage à une fidélité d'autant plus grande aux vérités positives qui y sont affirmées et développées, et en quelque sorte c'est maintenant que commence mon vrai ministère... Je désire un ministère religieux, une activité religieuse et notre article le montre assez... Pour que tout cela n'arrivât pas, il aurait fallu que je ne fisse pas mes études à Lausanne, que je n'aie jamais été l'élève de Dandiran, que je n'aie pas connu et aimé Secrétan, que je n'aie pas fait mes études à une Faculté comme celle de Lausanne où on nous a toujours recommandé la liberté des convictions ; il aurait fallu vivre dans un autre temps, ou bien ne rien lire, ne rien voir, ne rien entendre de ce qui se passe autour de nous. Il n'y a pas eu là quelques influences mauvaises, mais un lent développement à travers toutes les études ; et je n'ai qu'une humiliation, c'est de n'avoir pas encore assez de convictions personnelles, de ne les vivre pas assez.

A SA SŒUR. *Paris, 27 février 1901.*

...Maman t'aura parlé de notre démarche, à Reymond et à moi... Nous avons accompli là un acte médité, discuté, retourné bien longuement seulement entre nous. Si la chose est sortie si brusquement, c'est que Reymond, qui a fait sa thèse, tenait à être fixé pour son avenir ; mais ce n'était que le résultat de vieilles préoccupations et de discussions, d'expériences aussi que la vie pratique dans des pays très différents avait beaucoup précisées.

Ce qui nous a encouragés, c'est que nous étions deux ; nous avons ainsi lié notre sort — si différents que nous soyons l'un de l'autre — et puis ce qui nous a encouragés à aller de l'avant, c'est l'extraordinaire accord que nous avons remarqué entre nous. Il y a deux ans à Rovray déjà, l'an passé à Baulmes, en nous racontant ce que nous avions fait, et nos réflexions et nos

expériences, nous nous heurtions constamment aux mêmes résultats, aux mêmes conclusions ; nous avions tiré dans la vie pratique les mêmes conséquences ; et à notre âge où les expériences se font et se précisent peu à peu, si passionné qu'on soit d'indépendance, on est parfois inquiet en se demandant si l'expérience ne nous a pas engagé dans une fausse voie : tu comprends l'importance que revêt alors un accord sur les questions essentielles.

Et voilà comment nous avons résolu en janvier d'écrire notre article, tout en étant bien décidés à ne *rien* faire *contre* l'Eglise et à suivre les conseils de nos maîtres ; c'est ainsi, tu le sais sans doute, que la publication de notre article est renvoyée à quelque douze ou quinze mois... Nous avons fait ce que nous pensions devoir faire et je ne le regrette en aucun sens. Je crois qu'il *fallait* faire cela...

Si la question de conscience, la question intérieure en quelque sorte s'est éclaircie, tu penses bien que cela a assombri momentanément les rêves d'avenir... Nous ne savons pas ce que nous ferons, mais nous avons une intention très nette : rentrer à Lausanne et y travailler ensemble soit pédagogiquement, soit d'une activité populaire, tout en continuant nos travaux scientifiques...

Une chose surtout nous préoccupe ; rester en rapports directs, personnels et très fréquents avec nos amis d'études ou d'enfance qui ne sont pas théologiens : professeurs, avocats, ingénieurs, tous ceux qui furent nos amis et que nous ne voulons pas perdre de vue ; nous aimerions avoir avec eux des entretiens, des discussions et collaborer pour notre faible part à entretenir un peu de vie intellectuelle et morale et religieuse, grouper les hommes de bonne volonté dans une époque où chacun va devant soi, où les individus s'éloignent les uns des autres et où les divisions de classes s'approfondissent d'une manière inquiétante... Ce sont des châteaux en Espagne... Et puis, pour mener cette vie-là il faudrait une persévérance, une foi, un don de soi si complet que je m'arrête souvent interdit et inquiet.

A Georges de Rougemont. *Paris, 28 mars 1901.*

Nous avons activement correspondu avec MM. Bridel, Porret puis Bernus. Notre article n'était pas fait pour le plaisir de faire imprimer nos idées : il devait servir de point de départ à une discussion et préparer une revision de la constitution ecclésiastique que nous espérions pouvoir susciter. Une lettre catégorique, pénétrante et convaincante de M. Porret nous a convaincus qu'une discussion à l'heure actuelle ferait du mal à l'Eglise. Or, rien n'est plus loin de notre pensée ; nous avons donc renoncé pour le moment à publier notre article ; nous le ferons plus complet dès que ma thèse sera finie et que nous rentrerons au pays. Les lettres de nos maîtres ont été touchantes de sympathie et d'intérêt ; il fait bon avoir près de soi des hommes de cette valeur pour vous diriger et vous conseiller ; mais sur le point capital ces messieurs ne nous ont pas convaincus de l'erreur de notre attitude.

Je ne puis essayer ici de te résumer notre article ; qu'il me suffise de te

dire que, nous plaçant au point de vue du subjectivisme qui paraît le seul possible aujourd'hui en théologie, nous essayons de montrer que la confession de foi dogmatique est contradictoire, nuisible, et qu'elle ne donne à l'Eglise qu'un appui et qu'une paix illusoires (l'affaire Astié est féconde en enseignements). Nous essayons alors d'élaborer les grandes lignes d'une ecclésiologie individualiste, et de montrer qu'une Eglise ne peut avoir que des statuts mentionnant au nom de quelles expériences religieuses (un acte de confiance en Jésus-Christ qui nous révèle notre péché et le pardon du Dieu d'amour) les membres se sont réunis dans le but de rendre fructifiantes, de développer et de réaliser ces expériences. Nous terminons en esquissant un projet d'organisation sauvegardant l'indépendance de l'Eglise et lui permettant de mettre de côté les pasteurs qui ne seraient plus d'accord avec elle ; car il va bien sans dire que nous nous plaçons exclusivement au point de vue de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et que, de ce point de vue, une Eglise où règnerait l'indifférence doctrinale n'a aucun sens. L'Eglise individualiste n'a de raison d'être que parce que certains individus ont fait des expériences *communes* qui les ont amenés à s'unir.

20 octobre 1901.

J'ai vu Bridel, Porret, Bernus, Dandiran et Chapuis, tous à loisir pour nous entretenir de la grosse question à l'ordre du jour.

Dandiran est certainement de tous celui qui nous a le mieux compris, le plus sérieusement critiqués et conseillés, et aussi le plus effectivement encouragés à aller de l'avant coûte que coûte. « Ah ! si seulement j'étais jeune, je serais avec vous, avec enthousiasme ! » nous disait-il. Il a gardé toute sa verdeur malgré ses 75 ans bien passés. Pense un peu que cette année, deux jours après l'ouverture de ses vacances, il a été pris d'une telle fureur de travail qu'il a renoncé à son séjour de montagne habituel pour passer ses trois mois enfermé dans son cabinet de travail. A côté d'une extrême profondeur de pensée — c'est un vrai métaphysicien — il a le sens historique et critique très développé et il garde une pondération, une mesure qui toujours à nouveau me surprennent. C'est le conseiller le plus sûr et le plus sage, à condition qu'après l'avoir quitté, on lie soi-même sa gerbe. Il a un tel besoin de perfection qu'il n'a jamais pu se résoudre à rien écrire, et qu'ayant consacré dix ans à un ouvrage sur Kant, il a fini par le brûler parce qu'il ne lui convenait pas.

19 décembre 1901.

Depuis que je t'ai écrit... nous avons beaucoup vécu ; je ne sais comment le temps passe : il m'effraye par sa rapidité et j'esquisse vainement une lutte contre ce moulin à vent aux ailes agitées qui dédaigne mes efforts. Je puis dire, hélas ! que j'ai travaillé et que pourtant je n'ai rien fait ; sinon notre article sur les Confessions de Foi. Nous l'avons remanié considérablement, tenant compte des objections, lui laissant son caractère de discussion de principe et le laissant trop court afin qu'on le lise. Nous espérons qu'il paraîtra

dans l'un des deux prochains numéros de la *Revue de théologie et de philosophie*. Si on le lit et si on y prend garde, nous essaierons d'en écrire encore deux ou trois, pour le compléter et le justifier, tant au point de vue philosophique et théologique qu'au point de vue historique et expérimental. Mais le lira-t-on ? et surtout après l'avoir lu se demandera-t-on si l'on en tirera des conséquences pratiques ?... Tu conçois que la question nous angoisse ; la cause est devenue une partie de notre vie et tout notre avenir dépend de ce qui va advenir ; pense à nous !

A SA SŒUR. *Paris, 8 février 1902.*

C'est un rêve que je fais souvent : une activité féconde, mais retirée et paisible... Je me réjouis à l'idée de retourner prêcher une fois à l'Etivaz ou à Rossinière, où l'on se sent si bien entouré dans un public vraiment sympathique. Cela me fait du bien de te savoir en sympathie avec moi en ce qui concerne l'avenir ; à vrai dire il me préoccupe beaucoup, mais il ne m'angoisse pas : je ne crois pas que toutes les portes restent fermées et je suis bien résolu d'autre part à aller jusqu'au bout dans la voie que je me suis tracée ; c'est un devoir. Peut-être la vie que j'aurai à accepter ne sera-telle pas du tout celle que je rêve : une vie d'activité intellectuelle et pratique intense, mais si c'est une vie vraiment utile, il faudra aller joyeusement de l'avant.

Les épreuves corrigées de notre article sont reparties pour Lausanne ; nous n'avons jamais eu moins d'illusions que maintenant, tout ce que nous entendons dire nous fait penser que la tentative a avorté avant même d'être éclose ; plus tard peut-être, simples laïques membres de l'Eglise, aurons-nous à nous occuper de cette question et pourrons-nous défendre nos idées. Sauf certains moments douloureux — chacun les a, ces moments-là — je puis dire que je regarde en avant avec confiance ; je voudrais seulement avoir la force d'être un pasteur dans l'occupation qui sera la mienne, et, si laïque que la vie me contraigne à devenir, je resterai tout au fond un théologien libriste dans mes intérêts et mes préoccupations personnelles.

A MAURICE VUILLEUMIER. *Paris, 23 février 1902.*

Je ne t'entretiens pas ici au long de notre article ; j'en ai renvoyé les épreuves à M. Bridel il y a une quinzaine. Notre pauvre article ne nous plaît guère maintenant qu'il est imprimé ; nous l'avons assez considérablement transformé ; il n'en reste pas moins mal écrit — et c'est inévitable, étant donné qu'il est composé par nous deux et juxtaposé — et souvent trop peu explicite. Il eût fallu le refaire tout entier et bien plus complet ; nous n'avons pas attendu cependant pour le publier : maintenant qu'on sait que nous avons fait cette tentative, il valait mieux livrer à la lecture le corps du délit afin qu'on ne se méprît pas sur nos intentions.

La situation nous semble maintenant moins favorable que jamais... Ce qui ne veut pas dire que nous soyons découragés ; tout au contraire nous nous sentons portés par cette cause de la liberté ; il est impossible que, si nous ne

pouvons pas la servir dans la seule Eglise dans laquelle nous voulons travailler, nous ne puissions d'une autre façon réaliser nos ambitions modestes mais sacrées : Reymond bûche ferme en conséquence sa licence de mathématiques.

A Georges de Rougemont. *Paris, 6 mars 1902.*

Notre article (dont j'ai corrigé les épreuves) nous a paru, quand nous l'avons relu, terne et mauvais. Cela vient en partie de ce que nous le savons condamné par avance à la stérilité... Cela est un poids lourd à porter, cela coupe les ailes ; quand on regarde vers l'avenir, c'est angoissant. Comment donc pourrons-nous nous y prendre pour défendre et faire triompher la cause de la liberté et de la religion de l'esprit ? Car il ne nous semble pas qu'à notre âge il nous soit permis de délaisser la lutte, de nous retirer dans une tour d'ivoire : les réflexions que nous y ferions seraient amères et nous n'aurions point la conscience en repos. Les faits, tels qu'ils nous apparaîtront dès notre retour au pays, nous indiqueront, je l'espère, la voie dans laquelle nous devons entrer ; nous y comptons, nous y croyons et c'est pourquoi, à côté de nos inquiétudes, il y a cependant de la confiance.

A sa mère. *Paris, 6 avril 1902.*

Je te parlerai plus tard de notre article et te dirai s'il nous a valu quelques lettres, ce que nous n'osons espérer. Je ne suis pas pressé de recevoir mon exemplaire ; tu peux le prêter à ceux que cela intéresserait... Nous avons tout fait pour qu'il fût modéré. Nous nous demandons même si cette préoccupation ne l'a pas rendu trop inoffensif, presque anodin et si, sous nos expressions sages, on concevra bien l'importance de la question. Nous le saurons bientôt : nous serons quittes pour mettre les points sur les i plus tard, si le besoin s'en fait sentir.

20 avril 1902.

Mardi soir, Arnold est venu comme d'habitude. Maintenant que la tourmente des préoccupations est passée, que notre article est publié, qu'il entre déjà dans l'oubli, nous pouvons parler à notre aise, nous essayons de jeter ensemble les principes généraux directeurs de notre activité au pays, et c'est pour nous un immense encouragement de nous sentir si profondément d'accord.

A Maurice Vuilleumier. *Paris, 13 juillet 1902.*

Je ne veux pas te reparler longuement de notre article : nous en avons déjà tant parlé. Je réponds seulement deux mots à tes observations :

Il est parfaitement exact que, notre article trahissant des préoccupations pratiques précises, la majorité de nos exemples et notre projet de réforme visent en tout premier lieu l'Eglise libre vaudoise ; c'est un défaut, je le reconnais bien facilement, puisque nous l'avons senti dès le début. J'ajoute cependant que nous avons *voulu* faire plus qu'un article destiné à l'Eglise libre ; et c'est pour cela que nous avons tant tenu à le publier dans la *Revue*

de théologie et de philosophie. Qu'il soit digne du dit recueil, c'est là sans doute une autre question, sur laquelle je n'ai pas à me prononcer, mais notre *intention* était de traiter une *question de principe*, et c'est l'esquisse d'un chapitre d'ecclésiologie que nous avons tenté. Etant donnée l'idée que nous nous faisons de l'Eglise (le fondement de l'Eglise dans la congrégation locale — séparation absolue d'avec l'Etat), comment celle-ci s'organisera-t-elle au temps actuel ? *a*) Puisqu'elle n'existe pas de par la volonté nationale ou la loi civile, quels seront ses statuts, et puisqu'elle est une association religieuse, quelle sera sa base religieuse ? *b*) les droits imprescriptibles de la théologie scientifique étant reconnus par l'Eglise, si elle veut être vraiment conquérante et au niveau des temps actuels, comment concilier l'exigence *a* avec les résultats de *b* ? Tel était le gros problème qui se posait à nous.

Nous avons tenté une réponse ; c'est *là* qu'est le point central...

Quant à la question que tu me poses relative aux apparentes hésitations de notre article — sans discuter si peut-être il ne contient pas beaucoup de formules hypothétiques —, je te dirai en tous cas ceci : c'est qu'il est impossible de prononcer des verdicts dans une science morale et sociale comme on le ferait en sciences naturelles ou même dans le domaine de l'histoire. Les sciences humaines : morale, sociologie, n'existent en réalité point encore comme telles ; on y plane dans l'incertain, dans l'hypothèse, dans le possible ; nous ne pouvions pas affecter une assurance que nous n'avions pas, nous *proposions* à la discussion notre pensée, demandant qu'on la corrigeât. Encore une fois, on n'a point jusqu'ici apporté ces corrections sur le *principe* : il est vrai que pour cela il faudrait se déclarer d'accord avec notre partie historique et que notre jugement sur les confessions de foi semble bien hardi, malgré tout, à beaucoup qui ne voient en nous que de jeunes turbulents.

Les quelques lignes qui précèdent te convaincront en tous cas de ce qu'il y a de faux et même d'opposé à toutes nos idées et à nos efforts dans le jugement entendu par Bovet en Suisse et qu'il m'a rapporté, suivant lequel notre pensée ultime et dernière serait la suppression de toute base religieuse de l'Eglise. Si ce jugement est porté par quelqu'un qui a lu notre article, cela m'humilie, car il faut qu'il soit bien obscur pour qu'on nous prête une opinion aussi diamétralement opposée à la nôtre.

Notre groupe d'amis se limite de plus en plus : Reymond est parti avant hier... Les quatre ans de Paris sont passés : que seront les années d'avenir ?